érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« La grande solitude des sexes »

Ouvrages recensés :

Yves Boisvert, *La copine*, Montréal, XYZ éditeur, 1992.
Normand Boisvert, *Kidnapping-pong*, Montréal, Stanké, 1993.

par Réjean Beaudoin

Liberté, vol. 35, n° 3, (207) 1993, p. 120-128.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/31518ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 06:52

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

LA GRANDE SOLITUDE DES SEXES

Yves Boisvert, **La copine**, *Montréal, XYZ éditeur, 1992 ; Normand Boisvert,* **Kidnapping-pong**, *Montréal, Stanké, 1993.*

> *(...) cette lutte à finir entre les sexes qui ressemble à un match de ping-pong en enfer.*
>
> Normand Boisvert, *Kidnapping-pong*

Avec son bouleversement de l'économie, du milieu de travail et de la famille, la tardive révolution féministe n'est pas la moindre de celles qui auront secoué le monde moderne. Il est même permis de penser que les conséquences en seront peut-être plus durables et probablement plus profondes que les nombreuses et terribles convulsions politiques du siècle qui s'achève. Chacun sait, ne serait-ce qu'en jetant un coup d'œil autour de soi, qu'une transformation de cet ordre ne va pas sans mal. Bien sûr, ce n'est pas une raison d'arrêter le progrès ! L'humiliation des superbes sera sans merci. Et tant pis pour ceux qui n'arrivent pas à s'arracher au caprice d'un malheureux chromosome, vieux conditionnement qui fomente la division primaire de l'espèce.

La complexité du changement appelle paradoxalement des situations crues, des acteurs sans nuances et

des positions tranchées. L'agressivité, le calcul intéressé, la suffisance, l'égoïsme, le cynisme — toutes choses si typiquement masculines, n'est-ce pas ? — sont plutôt associés aux protagonistes du sexe faible dans les histoires dont il sera question, signées par des hommes, cela va sans dire. Littéralement prostrés, défaillants, confits dans une passivité qui n'a d'égale que l'amertume d'une impuissante abjection, les héros du jour font bien triste figure. S'ils viennent à se ressaisir dans un sursaut de révolte, c'est moins pour venger leur orgueil offensé que pour mendier le rachat de leur souffrance ignorée. Leur sort est en somme de soupirer sans fin après l'objet railleur et infiniment cruel qui mesure l'ampleur de leur défaite. Le point sensible de cet aplatissement, c'est le ressort débandé de leur volonté : « fif comme un phoque[1] », « incapable d'aller au bout de sa violence[2] », « aussi inoffensif qu'une mouche[3] », « trop niaiseux, trop cloche, trop pied[4] ». Mais commençons par résumer ces fictions instructives avant d'en dévorer la « substantifique moelle ». Maigre festin, du reste. Régime minceur. Les héros des deux récits dont je vais parler souffrent dans ce qu'on aurait appelé naguère leur virilité, mais on éprouve aujourd'hui un véritable malaise à seulement écrire le mot. À tel point qu'il devient délicat de décrire des drames pourtant dépourvus de subtilité.

Le narrateur de *La copine* d'Yves Boisvert est un élève de secondaire IV qui a décidé d'aller au bout de quelque chose et de vider la question. Voici le corps du sujet : « Une fille à mon école (...) Une garce béate à mon école » (p. 13). Il s'agit de savoir pourquoi une autre

1. Normand Boisvert, *Kidnapping-pong*, p. 15.

2. *Ibid.*, p. 133.

3. *Ibid.*, p. 136.

4. Yves Boisvert, *La copine*, p. 112.

élève de polyvalente, sa copine, ignore ses avances répétées et préfère l'enfermer dans un rôle de confident et d'ami. Le dilemme est éprouvant à tout âge et notre narrateur ne semble manquer ni d'expérience ni de maturité, s'il faut en juger d'après le savant réseau de conjectures qui forme la trame de son récit. Il examine toutes sortes d'explications possibles, mais hélas ! tous les éclaircissements du monde n'y pourront rien changer : la copine est de glace pendant qu'il reste seul avec l'éruption de sa passion volcanique : « Les suppositions qui me hantent sont à la fois âpres, lumineuses et froides. C'est assez pour enrager (p. 24) ». Il n'y a pas d'autre événement à attendre que l'examen des motifs cachés de cette distance infranchissable.

Il se peut que j'eusse pué.
Que mon cœur lui répugne.
Qu'elle trouve ça obscène.
Que ça l'écœure.
(...)
Elle me connaît peut-être trop niveau sentiment pour me risquer niveau génital.
Elle pense peut-être que je suis immunisé contre les appels du rut. Que ça ne me touche pas, ces histoires-là.
(...)
Elle soupçonne des maladresses techniques de ma part.
Un manque de souplesse occasionné par un surplus de désir.
(...)
Le nerf contrecarrant l'effet du muscle (p. 119-120).

N'allez surtout pas vous imaginer que la copine agit ainsi par pudibonderie : « On l'imagine sur la couverture d'une revue de *Hot Rods*, la langue sortie, les avant-bras pressant la généreuse poitrine » (p. 7). Beauté fatale moulée sur le canon californien, elle n'hésite pas à dis-

tribuer ses généreuses faveurs à la ronde, mais pour un seul être au monde, c'est-à-dire pour l'infortuné narrateur, elle se montre inflexible : « La nitouche me cloître. Ça me fait du mal » (p. 27). Ou, si vous préférez le cri du cœur : « les gosses me craquent à chaque soupir » (p. 108). Et l'insoluble problème se repose sans répit : « Pourquoi, encore une fois, et ma question s'adresse à tous, les autres conviennent-ils et pas moi ? *Y a-tu queuqu'un qui ara ène réponse à ça, si ou pla ?* » (p. 134 ; c'est l'auteur qui souligne). Ruptures de ton, dénivellations stylistiques et clins d'œil au lecteur (comme cet « appel à tous », sous-texte télévisuel de l'émission « Tous pour un ») sont les vraies péripéties de la narration. Le texte procède de l'invention rusée d'un langage qui tient d'abord de la poésie. L'écriture d'Yves Boisvert est traversée par de nombreux textes, mais sa langue conserve étonnamment la saveur d'une parole sauvage, le dévergondage d'une rumeur publique. On y entend non pas le bruit de la rue, mais la violence des corridors, l'impudeur des graffiti et le curieux jargon des adolescents scolarisés de gré ou de force. Lorsqu'il recourt aux expressions vulgaires ou à l'image pornographique, le narrateur ne recherche aucun effet populiste et il ne se départit pas non plus d'une certaine dignité. Rimbaud, Cyrano et Werther côtoient sans complexe l'Amérique bardée de cuir et de métal de la mythologie rock.

Tout le récit est confié à ce narrateur dépité, à l'exception de deux ou trois passages en italiques attribués à la voix de la copine — une douzaine de pages au total. Or, ces incursions dans le for intérieur de l'intouchable révèlent des fantasmes plus salaces que les propos du narrateur contrarié dans ses desseins lubriques. Le statut énonciatif des réflexions de l'autre reste indécidable : sont-ce des lettres, envoyées ou non au destinataire ? celui-ci est-il le narrateur ? sont-ce les pensées intimes du personnage ? sont-ce même des fabulations

gratuitement inventées par le désir obsessif du narrateur et projetées par lui sur l'objet réticent de sa passion pour flatter ses attentes ?

La copine n'est pas un roman. Non seulement le mot « roman » n'apparaît pas sur la page couverture, mais le narrateur en écarte la possibilité dès le début de son texte : « Une fille à mon école pourrait tout aussi bien provenir d'un livre de romancier (...) Mais l'époque n'est pas romanesque » (p. 10). Il n'écrit pas davantage une nouvelle. La forme narrative renoue ici avec les libertés décadentes du marcheur aux semelles de vent ou avec la cruauté fatiguée d'un Maldoror en blue jeans. À part quelques néologismes abscons dont la nécessité m'échappe, tout concourt efficacement à l'expression alerte d'une nouvelle espèce de solitude non dépourvue d'humour noir :

> *Je trouve que ça finit mal.*
> *C'est pas bon.*
> *Ça finit toujours mal quand y a pas de réponse.*
> *Le plus mal pris, c'est encore notre acnéen de collège sur qui se referme le dentier du silence* (p. 143).

*

Dans *Kidnapping-pong*, Normand Boisvert, lui, fait œuvre de romancier. C'est un peu de la littérature d'aéroport, mais c'est proprement construit et certainement moins assommant que les films qu'on projette à 35 000 pieds d'altitude. Après 160 pages (sur 172) qui préparent le sanglant dénouement évité de justesse au dernier chapitre, l'auteur écrit tout en rose la fin d'un roman plutôt noir. L'intrigue se présente comme le combat à finir de deux adversaires bien campés de chaque côté du ring.

Dans le coin droit, Réal Ranger, livreur de colis, possède son camion, habite un quartier terne et souffre de

maux d'estomac. Célibataire, 34 ans, petit, ventripotent, il a l'air mauvais et la fierté ombrageuse derrière sa mine basse. Sans doute sa vie de pauvre type pouvait-elle déboucher sur toutes sortes d'impasses, mais c'est quand même la frustration qui nouera le fil de l'intrigue. La goutte de fiel qui fait déborder sa coupe d'amertume, c'est le mépris des femmes trop belles qu'il n'a jamais pu que convoiter les yeux baissés. Trapu et fort comme un ours, généreux comme un prince et doux comme un agneau, le petit homme déboussolé n'a ni le physique ni la faconde des tombeurs : « Avec son ventre de Bouddha et sa tête de Frankenstein, il n'en faut pas plus pour faire rire la moitié de la planète » (p. 96). Bref, sa misère sexuelle illustre le mode d'emploi des revues pornos et l'hygiène d'urgence qu'elles proposent à leur clientèle surprise avec de gros besoins.

Dans le coin gauche, Sophie Laplante, 28 ans, gérante d'une agence de casting : un corps parfait, un « regard au laser », beaucoup de chien, un emploi intéressant, bien payé, et tous les mâles qu'elle veut dans son lit. Elle les choisit justement selon des critères strictement performatifs et les congédie sans hésiter au premier mot d'amour. C'est la terreur des cœurs brisés. Qu'on se le dise. Elle a l'insulte facile et la patience courte que procure le succès des êtres à qui rien ne résiste. Cette tigresse est taillée dans l'étoffe dont est fait le nouveau monde amoureux ! Mais elle ne sait pas encore ce qui se trame dans le coin droit où se profile la figure simiesque de Réal Ranger. En fait, elle ne veut pas le savoir, elle n'imagine même pas qu'il puisse exister un coin droit dans l'arène où elle n'a jamais rencontré que l'adulation. C'est alors que Réal Ranger va frapper un grand coup à la porte fermée de son destin malheureux.

Le livreur qui mange mal ne digère plus du tout son complexe d'infériorité, mais il a décidé qu'il avait

assez encaissé et que le temps est venu de passer à l'attaque. Il va lâcher son dernier atout. Il va le jouer fort. Il va aller jusqu'au bout. Ayant laissé tomber son emploi, il monte dans son camion, bien déterminé à suivre et à capturer une proie à la mesure de son désir bafoué. Il n'aura qu'à puiser au hasard dans le vivier nocturne de la ville. Or, Sophie, cette nuit-là, noie son âme repue dans un bar gai. La jeune femme est si saoule que le camionneur en maraude n'aura même pas besoin de lui forcer la main pour la cueillir et la séquestrer chez lui, dans son misérable appartement de banlieue. Il la transporte dans sa chambre, l'attache sur son lit et la contemple longuement sans pouvoir la déshabiller, tant sa beauté lui en impose. Il passe le reste de la nuit à attendre sur un fauteuil dans la cuisine. La captive se réveille au matin dans cette pauvre maison qu'elle n'arrive pas à situer, même dans ses pires cauchemars d'après-boire. Elle apprend d'un Réal tout intimidé devant sa victime que c'est cette moitié d'homme grotesque qui l'a enlevée et qui l'a constituée prisonnière. Les intentions du malotru sont d'autant moins claires qu'il manifeste plus de componction et de naïves prévenances pour la personne ligotée de Sophie. Celle-ci n'a rien perdu de son sang-froid et entreprend de connaître le prix de sa liberté : le petit ventru veut-il de l'argent ? a-t-il pour projet de la dépecer comme un lapin ? de la violer peut-être ? Sophie frissonne à l'odeur de transpiration qui émane de la chemise de son geôlier. Non. Il ne veut rien de tout ça. Réal veut... qu'elle l'aime. Rien de moins. Mais il a tout son temps devant lui. Il comprend bien l'incongruité de la situation. Il n'est pas un tueur, encore moins un satyre. Il est prêt à y mettre du sien. Il essuie sans broncher l'orageuse réaction de Sophie qui ne met pas beaucoup de temps à retrouver son tempérament et à le traiter de tous les noms, n'oubliant ni l'impuissance ni la débilité profonde d'un agresseur aussi peu conséquent.

Le scénario va son train sur ce canevas de suspense crapuleux dont l'issue n'est pas douteuse : quand Réal va-t-il perdre les pédales pour de bon et tordre le cou de cette chipie qui le provoque autant qu'elle peut ? Sophie se demande d'abord si elle a affaire à un dangereux désaxé ou à un simple d'esprit désarmé. Futée comme elle est, elle a vite fait de percer la psychologie de son ravisseur : trop effondré pour être à craindre, le bonhomme. Il ne sait d'ailleurs pas quoi faire pour attendrir sa « conquête », traitée aux petits soins. Elle va jusqu'à l'envoyer chercher des condoms et des serviettes sanitaires à la pharmacie, au cas où l'issue du match suivrait l'arrêt arbitraire d'une décision technique ! C'est à se demander qui des deux écrit le livre des règlements.

La cessation des hostilités, trêve ou fin de la guerre, n'est pas toujours obtenue faute de combattants. *Kidnapping-pong* n'est pas seulement un thriller réussi. Sa banalité bien vernie est l'effet d'un certain travail d'écriture au ras de l'actualité, d'un style branché, surdéterminé par l'imitation du journalisme de faits divers, entre les pages du sport et la chronique policière, entre le radio-réveil et le café noir. Il y a un postnaturalisme du roman à destination populaire et à couverture plastifiée. Paralittérature ? Réalisme réactionnaire ? Esthétique postmoderne ? Désengagement symptomatique de la mort des idéologies ? L'enjeu n'a rien d'insignifiant, qu'il s'énonce en bonne théorie de la réception ou en termes de marketing du best-seller. Je ne méprise pas ce genre de produit. D'autant moins qu'on y entend la voix d'une marginalité néanmoins dominante, mais qui ne trouve nulle part ailleurs l'écho de sa déconfiture majoritaire, chœur de sirènes dans l'ambulance du désespoir urbain. Ce n'est pas un hasard si l'on commence à définir un champ d'études de la condition masculine. Il y a plusieurs façons de dessiner le corps du délit. Le péché du plus fort est celui qui ne trouvera plus de rémission. Il

faut admirer la loi de cette damnation ici-bas réalisée, en savourer la beauté, en déguster « la substantifique moelle » : « Elle aime cette voix parce que celle-ci est dangereuse. » Après tout, il ne s'agissait que de s'entendre pour accepter de se parler. Apothéose de la communication interpersonnelle dans la cité des solitudes bien étanches...

Ce genre de roman interdit qu'on en raconte la fin, pourtant non dépourvue de morale positive. Il faut jeûner et faire pénitence, mes frères, car nos pères ont beaucoup péché et la miséricorde de nos sœurs est loin d'être infinie. Les desseins du sujet sont parfois pénétrables. À lire les aperçus trop rapides que j'ai tâché d'en donner, on me dira sans doute que c'est beaucoup prêter à ces deux petits livres que de leur attribuer le sens de Sodome et Gomorrhe. Mais il est écrit aussi qu'il sera beaucoup pardonné à ceux qui ont beaucoup péché :

> *Cela correspondait exactement à la petite annonce du journal, trouvée sous la rubrique « Compagnons-Compagnes », à laquelle Réal avait répondu à tout hasard : « Coquine cherche coquin pour faire bout de chemin : beau à l'intérieur. Poids : peu importe, l'amour ne pèse pas »* (p. 170).